



Numéro 15 / Monument 0 — Contrôle — Expo Fabrice Sabre — Britannicus
Marx & Jenny — Francis Lalanne — Chronique du monde d'après — Lettre à Meyerhold



HISTORY OF VIOLENCE / LA MORT LEUR VA SI BIEN
— par Rick Panegy —

Eszter Salamon commence avec « Monument 0 » une série de pièces qui porteront leur regard sur l'Histoire. Ce premier opus fait se confronter la danse et la guerre, évoquant cent années de conflits à travers le monde. Mémoire, témoignage, identité côtoient les danses du monde dans un spectacle symbole.

Sur la scène, nul autre décor que ces corps grimés en camarde, ou en démons effrayants et menaçants. Ils apparaissent, les uns après les autres, tels des fantômes ou des dépouilles subitement animées, témoins d'un passé mortifère : cent années de guerres et de conflits, à travers le monde, sont portées par leurs danses macabres en témoignage au spectateur. Du fond de la scène, ils avancent tour à tour vers le public, habitant et faisant resurgir des danses imbibées de tribal ou de folklore, imprégnées de populaire local du monde entier. « Monument 0 » est un spectacle anthropologique et symbolique : les zones de conflit résonnent ici à travers les séquences dansées comme la destruction des identités.

Nul autre décor que ces corps que la faucheuse a rendus furieux, en dehors de ces plaques, posées dans l'ombre à cour et à jardin, que les danseurs viendront déposer au centre de la scène dans le dernier tableau : sur cette cinquantaine de plaques, des dates seulement, comme

celles que l'on aperçoit sur les tombes. Elles évoquent ces conflits du monde dont certains durent encore. Mais aucun nom de pays n'est inscrit : qu'importe le lieu, l'Histoire s'écrit partout là où elle se déconstruit elle-même...

“
Ils incarnent à présent la diversité respirante et nécessaire du monde.

« Monument 0 » est un spectacle mémorable en tout point. Il est d'une rigueur absolue dans sa construction, distillant de manière sensible et subtile quelques éléments symboliques signifiants, qui participent d'un ressenti général entre fascination et émotion. La musique est absente (est-ce le silence de la mort ?) ; ce sont les souffles et les pas des danseurs qui résonnent, leurs coups de bâton sur le sol, leur chant parfois. La narration n'existe pas, elle non plus ; elle réside seulement dans la succession des tableaux, comme un catalogue d'images animées ou un album photos post mortem.

Cette succession, cependant, n'est pas linéaire : les tableaux dansés se densifient au fur et à mesure que le spectacle progresse. Apparaissant d'abord en solo, puis deux par deux, puis trois par trois, et ainsi de suite, ils finissent à six pour des danses de groupe où l'importance

d'une reconsolidation du collectif prend sens. Peu à peu également, les maquillages et costumes funestes disparaissent pour laisser place à des vêtements du quotidien. Débarrassés de leurs oripeaux de mort, les danseurs expriment non plus le souvenir du vivant et des zones sinistrées par la géopolitique, mais ils incarnent à présent la diversité respirante et nécessaire du monde. Il y a dans ces réapparitions progressives de la forme humaine comme une réhabilitation de l'espèce la plus meurtrière du monde vivant.

À cette image, la fin du spectacle est merveilleuse. L'excellent Corey Scott-Gilbert, longiligne danseur aux jambes interminables, revient sur scène, accompagné d'un chant à cappella d'un autre danseur. Travesti d'un long T-shirt et d'un chapeau à grand rebord, il cogne et détruit, maladroitement, toutes les pancartes qui témoignent des conflits, disposées sur scène. Est-ce la mort elle-même qui regrette ? La mort elle-même qui saccage son propre chef-d'œuvre meurtrier ? Ou est-ce la mémoire des peuples victimes, des communautés abimées par la guerre, « hantées par la guerre », qui vient symboliquement réécrire l'Histoire ?

Les corps blessés, meurtris, brisés et saccagés des danseurs, humains témoins et révélateurs, porteurs d'Histoire et d'espoir, apparaissent dans la scène finale comme un reflet de notre fragilité et de notre sauvagerie fratricide.

— FOCUS —

2 **MONUMENT 0 : HANTÉ PAR LA GUERRE**

TRAVERSÉ(E) PAR LA RAGE
— par Jean-Christophe Brianchon —

Une boîte noire. Six danseurs dans la pénombre et le chant. Le chant des traditions comme le tocsin des guerres passées et à venir.

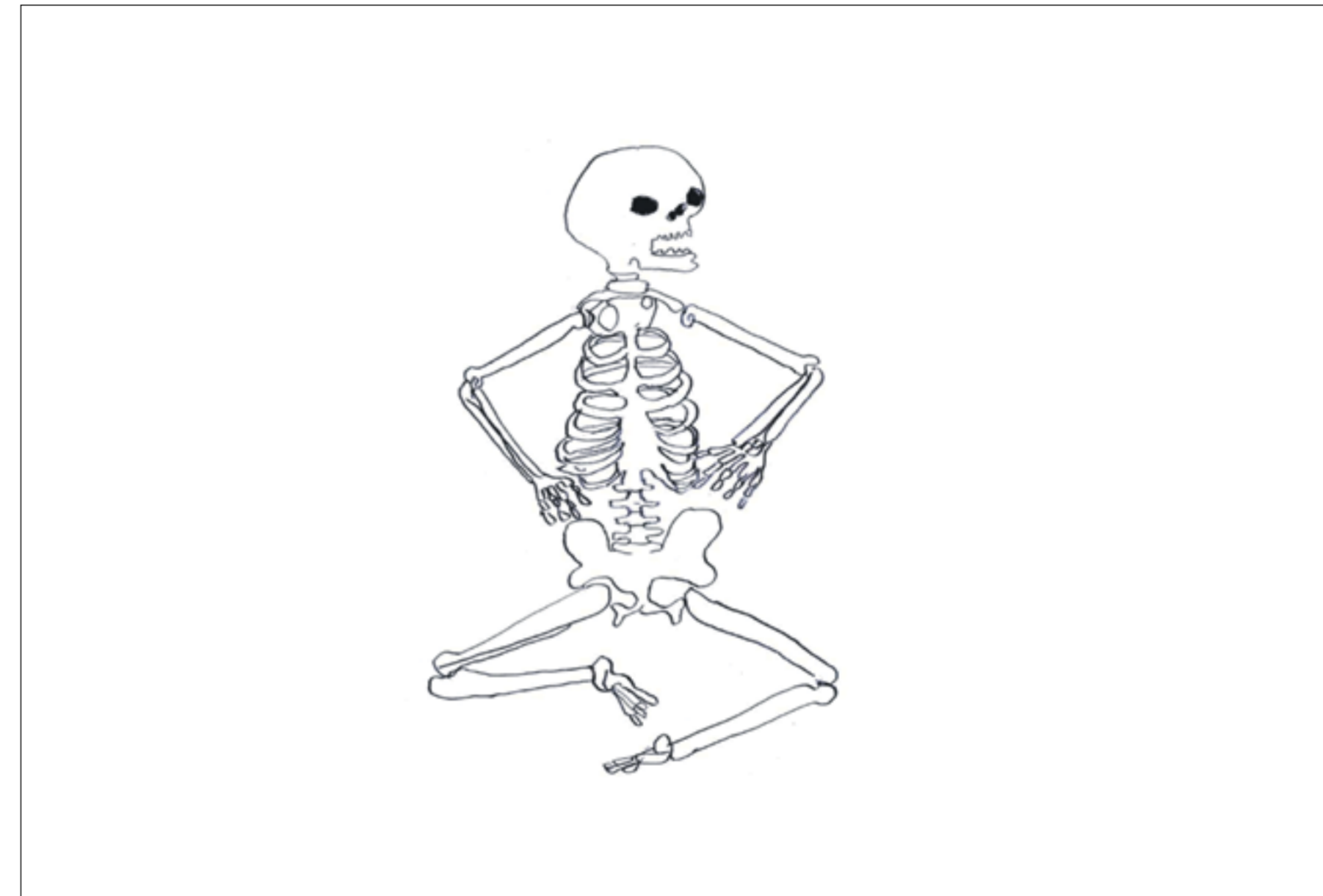
Enfants de la mort, venez voir. Venez regarder les drames de ce xxe siècle qui n'en finit pas de répéter ses erreurs. Qui serine et qui répète malgré les cris. Les cris des hommes et des artistes. Mais surtout, ici à Avignon, le hurlement maternel et réflexif d'Eszter Salamon. Les guerres, l'Histoire, la politique et la domination. Tout est dans cette danse tellurique et guerrière, rageuse et inaboutie, comme nous tous. Réconciliation ? Jamais. Nulle part. Toujours des compromis. Alors écoutez. Écoutez les borborygmes et la respiration de ceux qui mourraient, meurent et mourront sous les coups. Nos coups à tous. L'être ensemble ne suffit pas. Être l'autre non plus. Mais des possibles, quand même, par cette écoute et la réappropriation de nos actes. Pas de devoir de mémoire, non, mais l'instauration d'un rapport entre l'Histoire d'hier et la danse d'aujourd'hui, par exemple. Une danse du re-foulé, un chemin de Damas chorégraphié. C'est cette

solution que la chorégraphe-performatrice développe, et qui nous tombe sur la nuque au rythme des battements de pieds de ces hommes furieux sur le sol de nos fiertés.

“
Digérer cette vie, ce siècle, cet aujourd'hui traversé par la rage

Ici et maintenant, avec cette danse, voir ces visages de morts pour un avenir conscient et acharné. Assumer la violence et la douleur de ces regards plantés sur nos fronts. Supporter les remords, aussi. Les remords et la vengeance des victimes. Car la mort est là. Et pas que son image, son odeur aussi. Pas contents ? Pas fiers ? Eszter Salamon s'en fout. Il n'y a plus le choix. Il faut maintenant assumer. Assumer et digérer cette vie, ce siècle, cet aujourd'hui traversé par la rage. Pour avancer ? Peu importe. Pour comprendre ? Peut-être. 1913-2013 : cent ans de folie, de beauté, de violence, de domination, de mensonge, de massacres et de paix infinie jamais aboutie. C'est bien cela qui se passe dans « Monument 0 ». Que Salamon nous jette

au visage. Montrer l'horreur. Et la différence. Montrer, ça suffit ? Pas forcément. Parce que oui, en baskets et en short les gentils sauvages aux cultures assassinées retourneront dans leur merde. Celle que nous avons bâtie à grands coups de couteaux et de béton. Non, vous ne changerez pas, et eux non plus. Eux/nous, toujours, cette démarcation symbole de la défaite des hommes jamais ne disparaîtra. Le théâtre, la danse, l'art ne peuvent changer cela pour nous, car seuls, ils ne sont pas grand-chose. Seulement voilà, sur le plateau du lycée Saint-Joseph, un constat est posé qui ne fait pas avancer mais qui oblige. Oblige à savoir. Ça ne changera rien, peut-être, mais on sortira moins bête. Et avec un peu de chance, plus courageux. Du passé, faisons table rase ? Arrêtons ! Conscients désormais, prenons de l'avance. Brisons ce présent, ersatz acculturé d'un passé dépressif, et préparons le futur avec nos outils, avec le théâtre, avec la danse d'Eszter Salamon. Et avec le reste : avec eux. Avec nous.



© Christine Rebet

IN **MONUMENT 0 : HANTÉ PAR LA GUERRE** DE ESZTER SALAMON
15 > 22 JUILLET 2015 À 22H — **COUR DU LYCÉE SAINT-JOSEPH**

COULISSES

BOGLÁRKA BÖRCSÖK ET LIGIA LEWIS, DANSEUSES DE «MONUMENT 0»

Boglárka et Ligia dansent « Monument 0 : hanté par la guerre (1913-2013) ». Danseuses, performeuses, elles ont déjà une première expérience de la chorégraphie. Les questionnements de Ligia dans son propre travail l'ont amené à suivre avec intérêt celui d'Eszter. Boglárka aussi suivait de son côté le travail d'Eszter Salamon. Et toutes deux ont sauté sur l'occasion dès que s'est présentée l'opportunité de travailler avec la chorégraphe. Elles composent avec les quatre autres danseurs un groupe riche de cultures et de parcours chorégraphiques différents. Boglárka est hongroise, Ligia originaire de République dominicaine, João est portugais, Yvon vient du Congo, Luis et Corey sont américains. P.A.R.T.S., Juilliard School, Alvin Ailey School... Leurs CV pointent les écoles de danse les plus prestigieuses, dont la transmission est au cœur du propos d'Eszter Salamon. Qui aime bien châtie bien.

Avant de démarrer le processus de création avec les danseurs, Eszter Salamon a réuni des matériaux divers, notamment de nombreuses vidéos sur YouTube. La volonté politique affichée de l'artiste est de réécrire une histoire des danses. Le crowdsourcing est le meilleur moyen de contourner la parole académique. En Europe et aux États-Unis, ceux qui ont construit l'histoire de la danse ont écarté la plupart des danses, dites « tribales » et « folkloriques ». Eszter Salamon prend à cœur de révéler l'importance des danses populaires. Avec « Monument 0 », elle le fait avec une remarquable intelligence. En choisissant de traiter des danses de guerre, elle entreprend un travail de révélation, de remise en question pour aboutir à une forme de résilience sociale.

Le travail le plus important pour les danseurs a été l'apprentissage de 60 danses venues de tous les coins du monde sur la base des vidéos sé-

lectionnées par Eszter – seulement la moitié de ces danses seront intégrées dans la chorégraphie finale. Ces ateliers se sont concentrés sur dix semaines, ce qui est un temps relativement long dans un processus de création chorégraphique où, pour la majorité des interprètes, la création se fait en pointillé sur plusieurs mois.

Le premier travail fut celui de l'appropriation des danses issues de peuples différents de tous continents. L'incarnation par chaque danseur (« embodiment » en anglais) de ces danses de guerre est le fruit de l'intelligence collective du groupe formé par Eszter et les danseurs. La composition musicale originale, interprétée par les danseurs au moyen de la voix en solo et en formation chorale, par l'usage de leur bouche, de leurs corps, d'instruments de fortune (une bouteille et un bâton), est également le résultat d'un travail de groupe exceptionnel quand on sait que peu d'entre eux ont reçu une formation musicale. La chorégraphe porte la vision très forte et l'intelligence du projet. Elle en a construit le cadre de référence dans lequel chacun a pu déployer sa propre créativité en fonction de sa culture, de ses compétences chorégraphiques, de son histoire personnelle. Ce processus de cocréation, concentré sur une même durée, s'est fait en groupe, chacun enrichissant l'autre de sa connaissance, de ses observations, de ses suggestions.

La dramaturgie a été construite par Eszter Salamon une fois le matériel chorégraphique ancré dans les corps des danseurs. La construction du spectacle est dans cette pièce essentielle pour comprendre le propos et sa portée.

Propos recueillis par DanseAujourd'hui

NOUS NE CÉDERONS PAS AU CHOIX D'ŒUV

RES FACILES. LE SIROP LAISSE DES NAUSÉES.

IN LA LUMIÈRE

EXPOSITION DE FABRICE SABRE
ENTRÉE LIBRE DE 14H À 17H — **THÉÂTRE BENOÎT-XII**

EXPLORATION
— par Marie Sorbier —

Fabrice Sabre appelle à une exploration des dessous. Une invitation à effleurer le prosaïque de façon poétique. Comme quand Robert Lepage fait saluer avec ses comédiens les 40 techniciens nécessaires à son spectacle, c'est une mise en lumière des travailleurs de l'ombre qu'offre aux festivaliers cette exposition de photographies en noir et blanc. Exposition ? Non. Installation ? Pourquoi pas... La forme est primordiale, car elle plonge sensoriellement le visiteur dans le monde du sous-sol, le moment d'avant où la création n'est pas encore possible. Des centaines de visages, de bras, de mains et d'intelligences se découvrent, doucement, à la lueur d'une lampe frontale. Enveloppés par le son métallique du travail, la découverte des coulisses se fait au hasard de son halo de lumière. Ces centaines d'inconnus permettent aux festivaliers de s'asseoir dans la cour ou à (feu ?) Boulbon, réalisent les rêves les plus audacieux des metteurs en scène et répondent aux normes les plus contraignantes des commissions de sécurité. Pourtant, nous ne connaissons pas leur nom et souvent nous oublions jusqu'à leur existence. Eux, ils oublient l'obscurité quelques secondes et s'y réfugient une fois votre chemin passé. Le sculpteur dit souvent que la forme est dans le bloc et que son travail consiste à la faire jaillir, à la retrouver. C'est dans ce geste que le photographe Fabrice Sabre accompagne le festivalier : sculpter l'obscurité pour s'approcher du préexistant, prendre conscience des énergies multiples en œuvre autour d'une création. Au fond de la pyramide, l'explorateur scrute et déchiffre un monde inconnu et, il le sait, fondateur du sien.

ÉCLAIR
— par Amélie Blaustein Niddam —

Jusqu'au 25 juillet, le photographe, avignonnais, Fabrice Sabre expose « La Lumière » à Benoît-XII. Une immersion performative et éclair à ne pas louper. « La Lumière », c'est une idée folle pensée par Fabrice Sabre et scénographiée par Élise Rigel. Il s'agit, nous dit-il, de pouvoir mettre le spectateur dans la condition du technicien du spectacle. Une fois cela dit, le geste, très chorégraphique, est une évidence : poser sur les fronts du public des lumières frontales auxquelles s'ajoute le son de la technique extrêmement métallique. Cela se fait par touches, sans omniprésence pour pouvoir regarder les photos et comprendre aussi quelles sont les conditions du métier de technicien du spectacle. Entrer dans les coulisses du Festival d'Avignon, cela passe donc par la mise en lumière de ceux qui dans l'ombre montent et démontent les lieux mythiques que sont Saint-Jo ou Les Carmes. Évidemment qu'il fallait que ce soit spectaculaire ! Il y a quatre ans, j'ai commencé à réfléchir à cette exposition. Un partenariat est né avec l'Institut supérieur des techniques du spectacle, qui lui permet alors de photographier l'autre côté du Festival d'Avignon 2014. Connaissant le métier, pour l'avoir pratiqué quelques années auparavant, il était essentiel pour moi de montrer la vie de ces gens-là dans une boîte noire. J'ai alors proposé au festival le principe de mettre en immersion totale le spectateur face au métier de la technique du spectacle. L'idée devenue réalité est une merveille. Vous devinez 10 000 clichés en noir et blanc. Vous les découvrirez si votre regard entraîne votre front pour mettre en lumière des visages serrés par des postures acrobatiques ou encore les dragons et autres bêtes ailées qui parsèment les lieux médiévaux. Un ballet plastique et performatif au service du spectacle vivant. Génial.

VENI, VIDI...
— par Jean-Charles Mouveaux —

Il est des spectacles « verts » (désolé pour les superstiteux !) où vous sentez qu'il manque quelques représentations, des choix plus clairs, plus réfléchis. Pour résumer, où il manque du temps. Soyons franc, cela a été mon premier sentiment. Passons sur l'histoire de ce classique que nous avons tous lu à l'école et commençons par le début : une danse exécutée dans la pénombre, censée nous narrer l'enlèvement de Junie par Néron... Pas évident. Puis Agrippine et Albine ouvrent le bal sanglant ; elles se touchent, se caressent, s'embrassent. Tiens ! Il faut vraiment que je reise le texte ! Il faut dire qu'on se touche, se caresse et s'embrasse beaucoup dans cette mise en scène (Narcisse et Néron ne sont pas en reste...) ; et bien entendu entre personnes du même sexe. Cela fait-il plus moderne, plus contemporain ? Pas sûr. L'Histoire nous a déjà raconté ce que furent d'actes cruels et lubriques ces quatorze années de règne par Néron. Fallait-il donc par

ces choix de direction d'acteurs nous tenir à ce point par la main et, je cite : « ... nous rendre ces informations accessibles au-delà du vers racinien ». Admis ces partis pris et un démarrage un peu difficile, dû aussi à la « prise en charge » timide au début de la langue de Racine, le spectacle prend son envol et arrive à nous captiver. La mécanique implacable de l'histoire se met en branle et file inexorablement sa route vers le chaos, la destruction et la mort. La scénographie est une réussite, la structure, arachnéenne et imposante, semble tout droit sortie du cerveau d'un Giger. De la distribution juste et homogène se détachent cependant Kimiko Kitamura, formidable Junie, et Guillaume Blanchard, à la fois perfide Narcisse et loyal Burrhus. Ce dernier passe d'un rôle à l'autre avec extrêmement d'intelligence et de talent et n'avait d'ailleurs probablement pas besoin de ce « petit truc » de changement de costume pour devenir ange ou démon. Une œuvre comme celle-ci impressionne, mais l'équipe la porte avec enthousiasme et envie !

PRENEZ RACINE !
— par Bernard Serf —

L'alexandrin est en péril quand la diérèse n'est pas respectée. Le metteur en scène qui se tient quasiment tout le temps à cette règle parfois (on se demande bien pour quoi !) l'oublie. La diérèse se fait donc la malle et l'alexandrin aussi ! Résultat : un vers de douze pieds rime avec un de onze. L'oreille le perçoit. C'est un peu banal. À l'image de cette représentation. Nous étions à la dixième d'une création. Gageons que le spectacle va gagner en cohérence et se débarrasser progressivement de ses scories (cette danse, par exemple, qui n'ajoute rien à la gloire de Racine). Première réserve : Britannicus, le personnage, ne nous a pas convaincus. Ce n'est pas parce qu'il finira mangé tout cru par Néron (en l'occurrence empoisonné) qu'il faut en faire une petite chose fragile au destin tout tracé. Il y

REGARDS

OFF CONTRÔLE

DE GURSHAD SHAHEMAN, PERRINE MAURIN, PIÈCES ET MAINS D'ŒUVRE
4 > 21 JUILLET 2015 À 17H — **LES HAUTS PLATEAUX / LA MANUTENTION**

SOUS SURVEILLANCES
— par Damien Chardonnet-Darmailacq —

Né d'une rencontre entre le metteur en scène Perrine Maurin et le musicien Anthony Laguerre, « Contrôle » revendique clairement sa filiation avec l'une des œuvres majeures de Michel Foucault, « Surveiller et punir ». Si le contenu n'en est pas repris en tant que tel, les problématiques demeurent et cadrent la proposition : quels sont donc ces mécanismes de mise en surveillance systématique qui innervent nos sociétés sous prétexte de satisfaire un besoin de sécurité sans cesse attisé par les appareils de contrôles, qu'ils soient économiques, politiques ou sanitaires ? Sujet passionnant mais risqué, parce que finalement assez convenu dans ce qu'il trimballe de peurs elles aussi standardisées ou de fantasmes simplistes et parfois manichéens. L'entrée en matière, nous a, à ce titre, un peu inquiétés : sorte d'état des lieux

des contrôles qui nous menacent, gravement énuméré au micro sur fond de rock sur dramatisant... Mais c'était aller un peu vite en conclusion et sans compter surtout sur l'intelligence du dramaturge et comédien Gurshad Shaheman et de son acolyte, le danseur Vidal Bini. À la gravité frontale de l'introduction succèdent bien vite subtilité, humour et rondeurs d'esprit. Le sujet prend corps et les degrés de sens se déploient dans un pas de deux parlé/dansé étonnant de finesse et d'efficacité. Si l'ensemble n'échappe jamais à un certain didactisme, la force des interprétations et la finesse de l'organisation dramaturgique permettent au spectacle de ne jamais s'enfermer sur lui-même. On respire, on rit, on réfléchit. La représentation terminée, on s'étonne qu'elle soit passée si vite. La salle, pleine, applaudit son plaisir sans retenue et semble repartir avec les bonnes questions en tête. Un succès heureux et mérité.

GENIUS BAR
— par Célia Sadai —

Je voudrais témoigner, ici, du profond respect que m'inspirent les tracteurs. Dans les rues d'Avignon, on les voit par dizaines, racoleurs et braillards, boucher la circulation aux festivaliers pour notre bien commun à tous : ils portent la nouvelle. L'un d'eux, ronronnant, m'a convaincue d'aller voir « Contrôle » au théâtre des Hauts Plateaux/La Manutention, grâce à d'efficaces mots-clés glissés dans son pitch : « surveiller » + « punir » + « panopticon » = réflexe pavlovien de stimulation foudaldienne. Oui, oui, je fais lourdement référence à « Surveiller et punir », bible des doctorants en sciences humaines. Mais la suite de l'article sera moins nerd-friendly, vous pouvez donc poursuivre. Le spectacle s'ouvre sur une géniale danse macabre où un NON autoritaire et répressif (Gurshad Shaheman) interdit le geste, le mouvement et la marche

OFF MARX & JENNY

DE ET AVEC AUDREY VERNON
4 > 26 JUILLET À 12H30 — **PANDORA**

MARX INTIME
— par Pénélope Patrix —

Audrey Vernon nous transporte dans l'intimité de Karl Marx. Pas de grands exposés théoriques ici, c'est le Marx amoureux de sa femme Jenny, le Marx père de famille, le Marx ami intime de Friedrich Engels qui font l'objet de ce « One Marx show » en robe rouge et pompon. Au fil d'un récit habilement construit, les archives de la famille Marx sont passées au crible de l'humour décalé de la comédienne, notamment quelques magnifiques lettres de l'inconnu à ses proches. L'inconnu, car si de nos jours le nom de Marx est employé à toutes les sauces, on s'intéresse finalement peu à l'individu, et c'est là le principal mérite de ce spectacle : donner corps et chair à un nom complètement vidé de sa substance à force d'être vulgarisé. « Marx et Jenny » : le déséquilibre sur lequel repose la pièce est donné dès le titre, un nom et un prénom, l'homme public ramené à la vie quotidienne et domestique, avec ses aléas et ses souffrances. Mais la pensée du philosophe n'est pas complètement absente du tableau. Certains questionnements économiques et politiques sont injectés à petites doses, toujours entrelacés à leur arrière-fond privé. Ainsi, sa définition du capitalisme – de mémoire, un système économique où une partie de la société vit aux dépens du travail de l'autre – est confrontée avec ironie à la façon dont Marx a exploité son ami Engels sa vie durant – « c'est rigolo parce que c'est exactement ce qu'il a fait avec Friedrich finalement ». Les difficultés à finir « Le Capital » ou l'affaire Vogt sont également intégrées à la trame. Tout cela est amené avec finesse. On regrettera juste la référence réductrice à la postérité de Marx, limitée à quelques mots ironiques sur le stalinisme. Dommage, quand on connaît la vitalité des recherches sur les prolongements actuels du marxisme. Mais l'excellence de la comédienne, sa capacité à faire varier les registres sans sombrer dans le pathétique et la richesse des matériaux utilisés nous convainquent de la qualité de ce travail, grâce auquel on passe un bon moment. Le confort et le charme de l'ancien cinéma Art déco qu'est le Pandora sont une valeur ajoutée qui mérite d'être soulignée en ces jours de fatigue et de canicule.

LIFE ON MARX
— par Mathias Daval —

Il était une fois Karl Heinrich Marx, allemand et barbu, et Johanna Marx, tha Julie Frein von Westphalen, dite « Jenny », tout aussi allemande mais beaucoup moins barbue. De leur union en 1843 naquirent sept enfants, dont quatre morts en bas âge, et, cent soixante-dix ans plus tard, le spectacle d'Audrey Vernon. « Le secret du bonheur est caché dedans », annonce-t-elle en préambule. On se dit que l'auteur a succédé de « Comment épouser un milliardaire » en sait peut-être quelque chose. Le « One Marx show » aurait pu se contenter de grosses ficelles biographique-burlesques. Le deuxième personnage le plus célèbre de l'histoire (« derrière Jésus mais devant Mario, un plombier italien ») est un sujet en or. Mais ce serait sans compter la finesse d'Audrey Vernon, qui parvient à transcender la farce épistolaire. Jouant tour à tour Marx, sa femme, Engels et la bonne (bonne) Helene Demuth, la comédienne mêle des extraits réels de leur correspondance avec des interventions anachroniques, adressées directement au public ou aux personnages eux-mêmes (le fantôme de Karl n'est jamais très loin). Faisant parfois un peu trop de concessions au « djunisme », ces apartés restent d'efficaces ponctuations du spectacle. Audrey Vernon déboulonne Marx de sa stature iconique et désincarnée. Sur scène, le théoricien du communisme est d'abord un mari, un père, un ami et, surtout, un pauvre type criblé de dettes (aucun doute que l'auteur du « Capital » aurait préféré que son traité d'économie atteigne les chiffres de ventes de celui de Piketty). Bref, un véritable héros tragi-comique. Le trivial, l'anecdote sont aussi au service d'une peinture naturaliste kitch et drolatique. « Marx & Jenny » est une tranche d'histoire et d'humour qui devrait mettre en joie même le plus endurci des apparatchiks staliniens.

LA QUESTION

— à Francis Lalanne —



ÉTANT DONNÉ LE 4ÈME MUR, QUE SE PASSE-T-IL DERRIÈRE ?

Le théâtre prend ses racines dans le mot « theatron », qui signifie en grec ancien « l'espace regardant ». Il en découle une vérité aussi pure que simple : le lieu du théâtre n'est pas la scène, mais bien la salle au moment où elle est investie par le regard public. Vouloir ériger un mur imaginaire entre l'espace regardé et l'espace regardant, c'est nier l'essence même du théâtre.

De quoi parle-t-on quand on invoque le quatrième mur ? D'ajouter une comédie à l'autre en faisant semblant de faire comme si on n'était pas vu par le regard auquel on s'expose ? Foutaises ! Monter sur une scène, c'est bien comparaitre, et non vouloir disparaître en occultant de près ou de loin l'assemblée des regards. Tout au théâtre est fait pour donner à voir : les lumières, la scénographie, le décor, les costumes, la mise en scène et le texte lui-même, avec ses didascalies et ses apartés.

Tout n'est que calcul de trajectoire du sujet regardé vers l'objet regardant (j'entends par « objet » la salle vide devenue théâtre par le regard du public). Tout n'est que stratégie de reformulation à l'instant relaté. Tout n'est que re-présentation, c'est-à-dire réorientation du regard par le truchement de l'expression dramatique. Le but de ce qu'on nomme ainsi « théâtre » est bien de reconfigurer le theatron en lui proposant une vision organisée, consciente d'elle-même, et non pas repliée sur l'espace regardé.

L'idée d'enfermer l'acteur dans une conscience confi-

née et coupée de l'énergie regardante par un mur invisible, comme un rat dans un bocal, précipite le théâtre dans les affres d'un naturalisme scientifique qui n'a plus rien d'artistique. Ce serait oublier Jean Cocteau, qu'on peut paraphraser en : « Le théâtre invente la réalité. » L'acteur digne de ce nom doit demeurer hyper conscient de sa présence face au theatron. Son rôle est de s'offrir lui-même en sacrifice sur l'autel du regard d'autrui par la conscience qu'il a de sa présence. Ceux qui veulent aujourd'hui ériger un mur imaginaire sont les matons d'une prison qui usurpe le nom de « théâtre ». Si mur il y a, c'est justement celui que le spectacle vivant doit nous permettre d'abattre afin que l'œil humain puisse enfin regarder ce qu'il ne pouvait voir derrière les murs de l'existence.

Assez de murs, assez de psychopathes enfermant les acteurs dans la pensée unique. Un acteur sait ce qu'il a à être ! Il a d'instinct, comme un animal scénique, le sens de la conservation de sa prérogative, et donc de celle du public. Qu'on se borne donc à lui dire ce qu'il a à faire sans vouloir confisquer sa liberté de jouer avec le public aux jeux du théâtre. Le metteur en scène doit être l'animateur et non le garde-chiourme.

Acteurs de tous les pays, proclamons une fois pour toutes, sur fond de prélude de Bach par Rostro devant le mur de Berlin, la chute du quatrième mur !

DE MÉMOIRE AMOUREUSE
10 > 26 JUILLET 23H30 — THÉÂTRE DES VENTS

LE FAUX CHIFFRE

284 milliards

C'est le montant des subventions publiques qui n'ont pas été attribuées au spectacle vivant en 2015.

HUMEUR

« BARRAULT A DIT À CAMUS : « LA PESTE C'EST COOL ! »

— Antoine, à propos de la pièce « État de siège » —

I/O MICRO

@LILIAN_LLOYD —
«La colère de Dom Juan» m.e.s. rock'n'roll et ciné. Interprétation fiévreuse, c'est rageux et c'est bien. #iomicro

@ADELINEPICULT —
Freud a dit: il faut préserver et soigner son ego. Il y a plus qu'à! @loGazette #iomicro

@AMERIQUEBECOISE —
Merci @loGazette, contributeurs, blogueurs et twittos. Grâce à vous, je vis le festival d'Avignon, comme en immersion et par procuration.

@MARIE_VRC —
J'ai apprécié lire @loGazette chaque jour de la semaine. Merci et bravo pour cette belle gazette !

@SUBLIMISTE —
La billetterie pour #Dinamo est à l'ombre mais on a pas le droit d'attendre là l'ouverture ! #Cagnard #Iomicro #FDA

@MCHOUFLEURI —
@loGazette on n'est pas dedans, mais on le lit quand même. #iomicro

@_MDT_ —
Bruno Le Maire était hier soir au premier rang de A mon âge je me cache encore pour fumer ! J'ai mes espions ! #iomicro

—
Twitter : #iomicro — @iogazette

TRIBUNE
CHRONIQUE DU MONDE D'APRÈS

— Par Sébastien Descours —

Le théâtre, vous dis-je...
URGENCES ! Chaos social
État-nation en dissolution/ rites en disparition/ plus de 20 heures/ fin de la hiérarchie/ hommes au service d'un système alors que les machines devaient servir l'homme/ émergence des tribus et des territoires/ fin du couple...

Je ne reconnais plus mes totems familiaux. Les politiques et les autres ne prennent plus le pouvoir que par désir d'un profit personnel, égotiste ou avaricieux. Les villes se veulent État. Les pensées ne sont plus alignées par une communion télévisuelle commune. La famille se décompose, le couple perd ses repères, être soi et avec et non plus pour l'autre.

Qui va me chanter l'agonie de ce monde d'avant et urgemment me conter l'émergence de ce monde d'après, comment nous allons vivre ensemble ?

Le théâtre...
URGENCES ! Identité de l'humain hors du productif Robots partout/ intelligences artificielles/ fin du salariat/ fin de la société de consommation/ fin des rentes...

Je ne sais plus nommer ma place au monde, me définir en appartenance à un groupe socioculturel. Mais formé à la connaissance de soi et à la créativité, travaillant en réseau, projets coopératifs et moyens collaboratifs, je

m'affirme singulier, contributeur éclairé, engagé.
Il y a émergence des initiatives : là où l'État était seul maître de la structuration de nos vies, les entrepreneurs ont envahi l'espace public. L'humain se conçoit comme un cocréateur. Il initie, construit, développe. Innove. Invente. Façonne.

« Mon corps interface première de ma présence au monde devient artefact

Il y a celui qui retrouve le travail de la main, là où la transpiration et l'imperfection sont des atouts maîtres. Il y a tous ceux qui font du lien à l'autre leur métier. Aider, accompagner, écouter, masser... Des œuvres nouvelles en pleine croissance.

Parfait. Mais pour celle et celui qui hésite, le pied au bord de la rivière, saisi de peur ? Quelle sera ma place ? Il faut conter ce monde, en explorer les territoires où le choix de vie est libre, le revenu vital ne dépendant plus ni de l'origine ni du travail.

Une scénographie au service d'un texte nouveau écrit à plusieurs mains. Pour que je sois acteur de ma vie et du monde que je contribue à construire.

Acteur ? Le théâtre, vous dis-je...
URGENCES ! Mutation
Mort de la mort/ homme bionique/ GPA/PMA/FIV.../ communication cerveau à cerveau/ sauvegarde personnalité/ humain qui vivra cinq cents ans déjà né...

Je ne sais plus définir l'humain dans ces corps interchangeables et ces esprits sauvegardables. Dans ces sances à venir hors du corps de la femme.

Mon corps interface première de ma présence au monde devient artefact, ma pensée s'analyse et se prédit.

Je suis acteur et schizophrène. Je pense, je joue, je bois, pisse, rote, chante, baise, dors et ronfle. Aime. Je suis celui que vous allez me raconter. Celui qui va s'en venir. Je suis ce personnage qui attend le lever du rideau.

Le théâtre, bordel !
Le théâtre, oui, parce que tous ces mondes à venir sont à conter en une saga à mille voix.

Parce que tous ces bourgeons, créations d'un homme renouvelé, libéré du productif, conscient de lui-même, toutes ces émergences peuvent aussi emmener le monde là où je ne veux pas. Et l'acteur et l'acteur sont mes alliés les plus fidèles pour me renvoyer miroir et explorer tous les possibles imaginables générés par l'accélération de l'innovation.

Le théâtre ? Il nous faudra bien ça pour faire un monde.

LETTRE À...

— Par Liliane Giraudon —

... MEYERHOLD

Mon cher Meyerhold,
Ce soir, je pense à toi. Je me souviens de toi. À cause du vieux Tchekhov... Pourquoi vieux ? Il est mort à quarante-quatre ans alors que toi tu en avais soixante-six. Lui, crachant ses poumons entre deux coupes de champagne à Badenweiler. Toi, fusillé secrètement (après avoir été torturé) dans les caves de la Loubianka.

Si je pense à toi, c'est à cause de Tréplev. Parce que Stanislavski t'a fait jouer Tréplev dans sa « Mouette ». Ni lui ni Anton ne savaient sans doute que tu incarnais dans ce rôle le destin programmatique de ta propre existence. Excepté que Tréplev s'explode la tête avant d'accomplir son rêve d'homme de théâtre alors que toi tu l'as exécuté, quasiment accompli, jusqu'à ce petit matin fatidique où ils sont venus te chercher. Quel temps fait-il là-bas, de l'autre côté du monde, dans la clarté poudreuse des ossements ? Est-ce que là-bas, comme ici, rien ne doit être laissé au hasard ? La belle Zinaïda a-t-elle gardé sa chevelure ? Et sa voix ? A-t-elle gardé sa voix ? Tu te souviens ? Et Maïakovski ? L'as-tu revu ? Tu étais à Berlin au moment de

son suicide. Souviens-toi. À ton retour, ils t'ont raconté. L'extraction du cerveau emporté dans une bassine recouverte d'un drap blanc (un gros cerveau, 1700 grammes, 360 grammes de plus que Lénine !). Eisenstein aurait pu en faire un magnifique plan-séquence...
Ici, le monde va mal. Pour le théâtre semble s'ouvrir une sale saison.

Liliane Giraudon est née en 1946. Elle a notamment travaillé pour Robert Cantarella (avec Nicolas Maury), Yves-Noël Genod, Hubert Colas... Elle a publié récemment « La sphinge mange cru » (Al dante), « Le Garçon cousu » (P.O.L.), « 111 notes pour Lacoste » (D-Fiction), www.lilianegiraudon.com



En partenariat avec le

LE DESSIN

IL Y A 5000 ANS
DISPARAISSAIENT LES DINOSAURES
— par Winshluss —



www.ventscontraires.net
La revue en ligne du Rond-Point partenaire de I/O
Site collaboratif, invités, débats, dossiers thématiques, vidéos, podcasts.

MOTS
D'ENFANTS

« Aglaé au pays des malices et des merveilles » est un spectacle joyeux et émouvant. C'est l'histoire d'une petite fille Aglaé qui rentre au CP et qui souffre de l'absence de son père. Elle s'invente alors un ami imaginaire. J'ai beaucoup ri grâce aux amis d'Aglaé, Valentin et sa sœur et eu peur à cause du cauchemar. On rentre vraiment dans la vie d'Aglaé et on partage avec elle ses aventures.

ASMAAN, 11 ANS

« Au moins y'a personne à côté de moi, je peux dormir. »
Entendu au spectacle « Le Bal du cercle » de Fatou Cissé.

ELÉONORE, 9 ANS

AGLAÉ AU PAYS DES MALICES
ET DES MERVEILLES
7 > 21 JUILLET 2015 À 16H15
ÉCOLE DU SPECTATEUR

LE BAL DU CERCLE
16 > 23 JUILLET 2015 À 22H
CLOÏTRE DES CARMES

I/O Gazette — La gazette éphémère des festivals.
www.iogazette.fr. Quotidien gratuit, ne peut être vendu.
Editeur: I/O 73 rue des Vignoles 75002 Paris
Maison Jean Vilar, 8 rue de Mons, Montée Paul Puaux 84000 Avignon
Mail : contact@iogazette.fr
Directrice de la publication et rédactrice en chef
Marie Sorbier mariesorbier@iogazette.fr — 06 11 07 72 80
Directeur du développement et rédacteur en chef adjoint
Mathias Daval mathias.daval@iogazette.fr — 06 07 28 00 46
Directrice artistique
Gala Collette gala.collette@iogazette.fr
Ont contribué à ce numéro
Rick Pareggy, Jean-Christophe Brunchon, DariseAujourd'hui, Marie Sorbier, Amélie Blaustein Naddam, Jean-Charles Houveau, Pénélope Patrix, Mathias Daval, Céla Sadri (La Plume francophone), Damien Chardonnet-Darmallacc, Francis Lalanne, Liliane Giraudon, Sébastien Descours, Winshluss.
Photo de couverture :
Gala Collette
www.galacollette.com
N°14 / 18 juillet 2015 / ISSN en cours. Dépôt légal Juillet 2015.
Imprimé par La Provence, 248 avenue Roger Salengro, 13015 Marseille
PRINCIPAUX POINTS DE DISTRIBUTION :
MAISON JEAN VILAR, CLOÏTRE ST LOUIS ET LIEUX DU IN, VILLAGE DU OFF...



io

RETROUVEZ
TOUS
LES NUMÉROS
DE I/O
MAISON
JEAN VILAR